

CHAPITRE III.

LESSING ET REIMARUS.

Jusqu'ici nous n'avons rencontré parmi les rationalistes que des hommes de second ou de troisième ordre. Aucun d'entre eux n'est un penseur, comme l'avait été Leibniz, comme le sera Kant; aucun d'entre eux n'est un écrivain, dans le sens élevé du mot. Par là même leur action est circonscrite dans une sphère assez étroite. Mais tout change avec Gotthold-Ephraïm Lessing (1729-1781). Ses admirateurs le proclament le père du protestantisme libéral¹. S'il n'est ni un philosophe profond ni un écrivain de génie, il est du moins un littérateur de grand talent, et par son talent d'écrire, il ne s'adresse pas seulement aux classes cultivées, il atteint le peuple lui-même. Son influence fut ainsi plus pernicieuse et plus néfaste. Il eut assez d'idées philosophiques nouvelles pour s'imposer à l'attention des critiques et des

¹ E. Fontanès, *Le Christianisme moderne, étude sur Lessing*, in-12, Paris, 1867. L'auteur idéalise son héros et, comme l'a dit M. V. Cherbuliez, « il a trop rogné les ongles de la bête fauve. » *Études sur l'Allemagne*, in-12, Paris, 1873, p. 89. — Voir, Figure 43, le portrait de Lessing, d'après Westermann's *Illustrierte deutsche Monats-Hefte*. Reproduction du portrait de Lessing par Graf.



43. — Gotthold-Ephraïm Lessing.

théologiens¹; il rendit des services si éminents à la littérature de son pays que son nom devint justement populaire. Malheureusement et sa gloire et ses talents tournèrent au détriment de la religion. Jusqu'alors le peuple était resté à l'abri du souffle d'impiété, qui n'avait exercé ses ravages que sur les sommets, à la cour, dans les salons et dans les universités. Par ses productions littéraires, Lessing apporta jusque dans les chaumières, non pas un système d'incrédulité, mais quelque chose de non moins funeste, je veux dire l'indifférence en matière de religion. En même temps qu'il travaillait ainsi à éteindre la foi dans l'âme des simples, par la publication des *Fragments de Wolfenbüttel*, il allumait l'incendie que Wolf et son école n'avaient fait que préparer. Enfin, il mettait entre les mains des philosophes une arme des plus dangereuses, la théorie du progrès indéfini, qu'il exposait dans son *Éducation de l'humanité* et dont on devait abuser un jour pour tenter d'expliquer d'une manière naturelle l'origine de toutes les religions, sans en excepter la religion chrétienne. C'est ainsi que Lessing a joué un des principaux rôles dans l'éclosion et la propagation du rationalisme biblique en Allemagne.

Lessing était né à Kamenz, en Saxe. Son père, ministre luthérien, l'éleva sévèrement et voulut le plier aux croyances les plus rigoureuses de l'orthodoxie protestante. Cette éducation ne convenait guère au jeune

¹ Voir Ed. Zeller, *Lessing als Theolog*, dans ses *Vorträge und Abhandlungen*, t. II, 1877, p. 283-327.

Éphraïm. Il montra de bonne heure beaucoup d'indépendance d'esprit, avec une grande avidité d'apprendre, qui faisait dire de lui au recteur de l'école de Meissen, chez qui il avait été envoyé : « C'est un cheval auquel il faut une double ration. » Dès l'âge de quatorze ans (1743), il composa, à l'occasion du renouvellement de l'année, un écrit dans lequel il traite de rêverie l'histoire religieuse qui place, comme les mythologies, aux commencements de l'humanité, un âge d'or dont l'homme déchu a gardé toujours le souvenir. C'est comme le germe de ses idées sur le progrès indéfini qu'il devait développer plus tard.

Par déférence pour sa mère, le précoce libre-penseur consentit néanmoins à aller faire ses études de théologie à Leipzig et à se préparer à devenir ministre protestant (1746). Il ne tint guère ses bonnes résolutions. Il groupa autour de lui des jeunes gens avec qui il s'occupa, non de la confession d'Augsbourg, mais d'art et de poésie; il fréquenta les acteurs et les esprits forts. Ses parents l'ayant appris en furent très chagrins. Pour les rassurer, il fit, dit-on, en plein hiver, le voyage de Kamenz; il discuta théologie avec son père, composa un sermon pour sa mère, et revint à Leipzig retrouver sa compagnie d'acteurs. Un seul professeur de l'université fut de son goût; il s'appelait Jean-Auguste Ernesti (1707-1781).

Ernesti était fait pour plaire à Lessing. Jean-Jacob Wettstein (1693-1754), de Bâle, avait inauguré la critique du Nouveau Testament. Son principe était que l'Écriture devait être avant tout interprétée grammaticale-

ment et historiquement, principe fort acceptable, pourvu qu'on en fasse une sage application. Ernesti l'adopta, mais s'en servit dans un sens rationaliste. Il voulait tenir un juste milieu entre l'orthodoxie et le rationalisme; sa pente l'attira davantage vers ce dernier. Il s'imagina cependant être un protestant irréprochable; il ne voyait point les conséquences des principes qu'il posait; il entendait conserver la notion de l'inspiration; c'était un de ces hommes qui servent de pont pour passer sur l'autre bord d'un fleuve, sans avoir conscience de l'office qu'ils remplissent. En réalité, il avait mis les Livres Saints sur le même pied que les livres profanes, et il avait établi les règles de l'interprétation rationaliste des Écritures¹, règles qu'on allait bientôt appliquer.

Lorsque Lessing suivit les cours d'Ernesti, ce dernier n'était pas encore professeur de théologie; il enseignait la littérature ancienne, mais il avait souvent l'occasion d'exprimer ses idées théologiques et c'était là ce qui charmait le jeune Éphraïm. Celui-ci avait un tel penchant pour l'incrédulité qu'il se rendit à Berlin, en 1749, avec son condisciple Mylius, dans le désir de s'y retremper au souffle de la libre-pensée. Il n'y éprouva cependant que déceptions. Il s'attendait à y trouver une grande largeur de vues et une haute élévation de pensées; il n'y rencontra que l'esprit sectaire, étroit et mes-

¹ *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipzig, 1761; 3^e édit., 1774; *Opusculi philologici critici*, 1764; *Opusculi theologi critici*, 1773. Ernesti fonda la première revue de théologie et en fut le principal rédacteur : *Neue theologische Bibliothek*, 10 vol., 1760-1769; *Neueste theologische Bibliothek*, 4 vol., 1773-1779.

quin, des hommes pleins de petitesse et d'intolérance, comme Nicolaï et les collaborateurs de sa *Bibliothèque*. L'étudiant rêvait dès lors une réforme du théâtre germanique. Il exhala sa mauvaise humeur dans une comédie, *l'Esprit fort*¹, satire mordante et réussie de l'outrecuidance des soi-disant libres-penseurs des bords de la Sprée.

Il essaya de reprendre encore une fois l'étude de la théologie à Wittemberg; mais au bout d'un an, il y renonça pour toujours et retourna à Berlin, afin de suivre ses goûts dramatiques et rédiger des articles de critique littéraire dans le journal de Voss. Malgré toutes ses tergiversations et au milieu même de ses tâtonnements, Lessing n'avait point d'ailleurs perdu son temps. Son esprit curieux, servi par des facultés puissantes, l'avait porté et soutenu dans presque toutes les directions à la fois. La philosophie, l'histoire, l'érudition l'attiraient comme la littérature dans ses diverses branches, et il fut ainsi en même temps poète, antiquaire, critique, érudit, philosophe. Par malheur, à mesure qu'il élargissait le cercle de ses connaissances et qu'il se familiarisait avec les hommes, il sentait diminuer en lui ses convictions et tombait dans l'abîme du scepticisme et de l'indifférence. C'est là l'explication de toute la vie de Lessing. Son mal, comme celui de Goethe, ce fut le scepticisme. Il était de la famille de Bayle. Le doute devint pour lui une jouissance :

¹ *Der Freigeist, ein Lustspiel* (1749), dans les *Sämmtliche Schriften*, édit. Lachmann, 13 in-8°, t. 1, Berlin, 1838, p. 387 et suiv.

« Il y a plus de plaisir, disait-il, à courir le lièvre qu'à le prendre. — Si Dieu, disait-il encore, tenait la vérité dans sa main droite, et, dans sa gauche, l'amour toujours inquiet de la vérité, qu'il me dit : Choisis! — fussé-je condamné à me tromper éternellement, j'opterais pour sa main gauche et la prenant humblement : Père, lui dirais-je, la vérité n'est que pour toi! » — Et à ceux qui lui reprochaient avec raison de tout exagérer, cet homme qui tenait si peu à posséder le vrai répondait insolemment : « Dois-je ménager chacune de mes respirations, dans la crainte que votre perruque ne perde un peu de sa poudre¹? »

C'est là l'accent de Voltaire, son esprit et son impiété. Un tel homme était capable de faire beaucoup de mal. Il le fit. Après avoir occupé diverses situations, Lessing devint, en 1770, bibliothécaire de Wolfenbüttel. Il avait déjà donné une vive impulsion à la littérature nationale. Ses fables l'avaient rendu populaire jusque dans les derniers villages allemands; sa *Minna de Barnhelm* avait paru en 1767 et avait été jouée avec le plus grand succès. Son *Laocoon* (1766) et sa *Dramaturgie* (1767) avaient fait de lui le maître de la critique littéraire.

Les yeux de l'Allemagne entière étaient donc ouverts sur toutes ses publications. Sa place de bibliothécaire à Wolfenbüttel lui créait une position privilégiée. Elle lui assurait d'abord des loisirs; de plus, elle mettait à sa libre disposition un riche trésor littéraire, accumulé par les ducs de Brunswick; enfin elle l'affranchissait de la censure, qui existait en Allemagne comme en France.

¹ V. Cherbuliez, *Études de littérature et d'art*, 1873, p. 2-3.

Ce dernier privilège était très appréciable pour Lessing. La censure allemande n'était pas aussi indulgente que celle de Paris pour les écrits irréligieux; pouvoir se soustraire à son examen était pour le bibliothécaire sceptique un avantage dont il usa et abusa. Le privilège était restreint à la publication des manuscrits existant dans la bibliothèque grand-ducale; le librepenseur éluda la restriction. En vertu de son droit, il publia d'abord plusieurs écrits anciens, entre autres le traité de Bérenger de Tours contre l'Eucharistie. Mais il publia aussi, au moyen d'une supercherie peu délicate, une œuvre qui n'appartenait nullement au fonds de la Bibliothèque et qu'il n'avait pas, par conséquent, l'autorisation d'éditer. C'était une attaque d'une violence extrême contre le Christianisme, à laquelle la permission de paraître n'aurait jamais été accordée. Lessing le savait très bien. Il ne pouvait se méprendre sur le caractère du livre et sur le mal qu'il devait produire, mais il n'était arrêté par aucun scrupule. Il supposa que l'écrit, qu'il venait de recevoir, appartenait à la Bibliothèque de Wolfenbüttel et le publia comme un manuscrit ancien. Quoiqu'il en connût parfaitement l'auteur, avec qui il avait eu des relations pendant qu'il était lui-même directeur du théâtre de Hambourg, il l'attribua à un inconnu¹. C'est

¹ Outre une première supercherie, qui consistait à présenter comme un manuscrit de la Bibliothèque de Wolfenbüttel un écrit qui n'en faisait partie en aucune façon, Lessing en commit une seconde, non seulement en feignant d'ignorer qui l'avait écrit, mais de plus en disant, dans l'introduction au premier Fragment, que Laurent Schmidt (dont nous avons parlé plus haut), en était l'au-

à l'aide de toutes ces ruses indignes de lui que parurent de 1774 à 1778 les fragments fameux qui sont désignés dans l'histoire sous le nom de *Fragments de Wolfenbüttel* ou de *Fragments d'un Inconnu*.

Cette publication est la plus mauvaise action qu'ait commise Lessing contre le Christianisme. Il n'avait pas prévu lui-même toute l'étendue du mal qu'il allait causer. Les sceptiques ne se rendent pas assez compte des ravages qu'ils produisent dans les âmes qui ont besoin de convictions fortes, et ils allument le feu avec l'insouciance d'un enfant qui allume un incendie sans en calculer les désastres. Lessing, en publiant les *Fragments*, fit passer à l'état de crise aiguë le mal qui rongait sa patrie depuis longues années. Le rationalisme avait été jusqu'alors contenu et modéré. A part de rares exceptions, il n'avait point le langage insolent et impie des philosophes français. Les *Fragments de Wolfenbüttel* vinrent tout changer. L'Inconnu, par la main de Lessing, tira le coup de canon qui commença la guerre ouverte et surexcita tous les esprits, comme le font toutes les guerres violentes et sans merci. Désormais, il n'y aura plus de trêve entre croyants et incroyants. Après plus d'un siècle écoulé, la lutte est plus vive qu'au premier jour.

L'Inconnu dont l'écrit posthume fut si pernicieux,

teur présumé, quoiqu'il sût très bien quel était l'auteur véritable. Voir D. Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 20. La fille de l'auteur le remercia de son « habileté, » *Ibid.* Sur les « manœuvres » que se permettait Lessing « pour assurer le triomphe de ses idées, » cf. V. Cherbuliez, *Études sur l'Allemagne*, p. 18-19, 109-111.

s'appelait Hermann-Samuel Reimarus (1694-1768). Il avait été professeur de langues orientales à Hambourg et jouissait d'une grande réputation comme philosophe. Gendre du célèbre savant J. Albert Fabricius, il avait collaboré aux travaux bibliographiques qui ont rendu ce dernier nom illustre. Disciple de Wolf, il avait peu à peu perdu la foi. Il s'était occupé par occasion de questions religieuses et il avait voué au Christianisme une haine profonde. En 1754, il avait publié un ouvrage déiste, *Les principales vérités de la religion naturelle*¹, dans lequel il soutenait que la religion ne doit pas être seulement cherchée dans le catéchisme, mais aussi dans le cœur humain et dans la nature. Ce ne fut que longtemps après sa mort que l'on sut jusqu'où il avait porté l'aver-sion de la religion chrétienne. Reimarus avait une fille appelée Élise, d'un esprit vif et pénétrant. Elle était devenue l'amie et la correspondante assidue de Lessing. Son père, en mourant, lui laissa un manuscrit volumineux, de quatre mille pages in-4°, ayant pour titre : *Apologie pour les adoreurs de Dieu selon la raison*². C'est une attaque en forme contre tous les livres de l'Écriture. L'auteur y raconte comment il est devenu incrédule. Élevé dans la foi chrétienne et destiné à la carrière pastorale, il en a été, dit-il, éloigné par l'étude de la Bible, qui ne s'exprime que d'une manière vague sur

¹ *Abhandlungen von den vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion*, Hambourg, 1754. Pour les autres ouvrages de Reimarus, voir D. Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 15.

² *Apologie oder Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes*.

plusieurs points importants. Ce qui l'a rebuté le plus, c'est le mystère de la Sainte Trinité et le dogme de l'éternité des peines. Dégoûté de la religion, il a abandonné la théologie et s'est adonné à d'autres études, mais je ne sais quel besoin inné d'être fixé en matière religieuse l'a ramené plus tard comme malgré lui vers ces grands problèmes. Ce sont ses réflexions qu'il met par écrit. Il a lu les déistes anglais, Toland, Collins et d'autres encore¹. Ses doutes ne se sont point dissipés, au contraire. Il les expose sans ménagement et avec brutalité. Il sent d'ailleurs lui-même que son œuvre manque de mesure; il ne veut donc pas la publier; le temps n'est pas encore venu; ses contemporains ne sont pas mûrs pour entendre de telles vérités, et il règle qu'on ne pourra imprimer son Apologie qu'après sa mort, et sous certaines conditions.

Lessing n'éprouva point les mêmes scrupules que Reimarus. Élise, son amie, lui ayant communiqué des parties du manuscrit de son père, le bibliothécaire de Wolfenbüttel, malgré les conseils de Nicolai et de Mendelssohn², n'hésita point à les livrer au public, et il le fit avec son art de mise en scène et son talent de littérateur, ce qui augmenta le scandale et le succès. Si l'énorme manuscrit du professeur rationaliste de Hambourg avait été publié en une fois et en entier, il serait mort sans doute étouffé sous son propre poids; s'il avait paru avec

¹ Sur les sources de l'incrédulité de Reimarus, voir D. Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 30-37.

² D. Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 19.

le nom de son véritable auteur, il aurait beaucoup moins attiré l'attention et perdu de son importance. Entouré d'un profond mystère, il piqua plus vivement la curiosité. Publié à petites doses, à des intervalles soigneusement espacés et avec une gradation savante, il tint pendant quatre ans les esprits en éveil¹. On le crut l'œuvre d'un personnage important; on l'attribua généralement à Lessing. Tout concourut de la sorte à faire des *Fragments d'un Inconnu* un véritable événement religieux.

Le premier extrait du manuscrit de Reimarus parut en 1774 : c'était le moins compromettant et une préparation à la publication de ceux qui devaient suivre; il avait pour objet la tolérance des déistes. D'après le titre général², il était tiré de la bibliothèque de Wolfenbüttel; d'après le titre particulier, c'était un *Fragment d'un Inconnu*³. Pour habituer l'opinion publique à accepter plus aisément les attaques de Reimarus contre les Livres Saints, Lessing attendit trois ans sans donner la suite. Alors, en 1777, il donna coup sur coup cinq nouveaux extraits, comme s'il n'avait pas voulu laisser aux esprits le temps de se reconnaître, et enfin, l'année suivante, en

¹ D'après Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 19, Lessing aurait eu d'abord l'intention de publier tous les fragments à la fois, mais les difficultés de la censure l'en empêchèrent.

² *Beiträge zur Geschichte und Litteratur aus den Schätzen der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*. Les six premiers fragments parurent dans les *Beiträge*; le septième fut publié à part.

³ *Fragmente eines Ungekannten*. Lessing garda si bien son secret sur le nom de l'Inconnu, que ce n'est qu'en 1814 qu'on fut enfin certain que l'auteur était Samuel Reimarus. D. Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 21.

1778, il publia le plus violent de tous, celui qui s'attaquait à la personne même de Jésus-Christ. L'impiété était ainsi montée de degré en degré jusqu'au sommet. Après avoir réclamé d'abord la tolérance en faveur des déistes, Lessing, dans les cinq Fragments de 1777, avait attaqué, en premier lieu, par la plume de Reimarus, l'usage de décrier la raison en chaire; puis il avait prétendu qu'il était impossible d'admettre une révélation unique pour tous les hommes; dans le quatrième Fragment, il avait pris directement à partie le Pentateuque, et nié le passage de la mer Rouge par les Israélites; le cinquième était une attaque générale contre tout l'Ancien Testament, où il était impossible, disait le Fragmentiste, de trouver une religion; les Évangiles étaient attaqués dans le sixième extrait, employé à faire la critique des récits concernant la résurrection du Sauveur; enfin le dernier Fragment traitait du but de Jésus et de ses disciples. Ici la violence de l'Inconnu n'a plus de bornes. Pour lui le Sauveur des hommes n'est qu'un imposteur, comme l'avait été Moïse. Il y a deux Jésus ou du moins Jésus se présente à nous sous une double face. Il prêche la pénitence, c'est-à-dire l'amendement et la conversion. C'est là le beau côté de sa vie. Mais « il faut déplorer, dit-il, que Jésus n'ait pas fait de l'œuvre de la conversion son unique but et sa seule affaire... Ce n'était malheureusement là qu'une préparation pour son but principal, celui de fonder un empire. Ce projet fait déchoir bien bas celui à qui son œuvre de conversion aurait fait attribuer un grand caractère¹. »

¹ Reimarus, dans Strauss, *H. S. Reimarus*, § 25, p. 122. — Strauss

Jésus voulait donc relever le royaume de David et de Salomon. Tout ce qui, dans les récits des Évangiles, n'est pas d'accord avec ce plan, a été inventé par les Apôtres, qui ont voulu ainsi dissimuler l'échec qu'avait subi leur maître. Celui-ci avait pour complice Jean-Baptiste. Ils s'étaient entendus secrètement pour se vanter et se recommander l'un l'autre. Le jour où devait éclater l'insurrection destinée à faire revivre l'ancien empire juif était le jour de Pâques; mais les scènes qui se produisirent à Jérusalem, quand Jésus y entra en triomphe, firent tout échouer. Par son entrée révolutionnaire, il souleva la foule contre l'autorité établie; il viola de plus la majesté du temple par un acte d'une violence inouïe, comme s'il se croyait tout permis. Arrêté par les chefs de son peuple, il trouva, au lieu d'une couronne, une croix. C'était un dénouement qu'il n'avait pas prévu. Sa déception et son désespoir se manifestèrent avec amertume à ses derniers moments; il se repentit en mourant et sur l'instrument de son supplice déclara qu'il était abandonné de Dieu. Ses disciples, après sa mort, spiritualisèrent ce qu'il avait dit du royaume de Dieu et ils idéalisèrent sa vie et sa doctrine. Tel est le résumé du dernier Fragment. On a certes inventé bien des explications fausses et impies de la vie du divin Sauveur, mais jamais on n'en a imaginé de plus odieuse ni de plus misérable que celle de Reimarus.

a proclamé Reimarus « l'objet particulier de son amour et de son respect, » parce qu'il est, avec Spinoza, « le père de la critique théologique de nos jours. » *Ibid.*, *Vorwort*, p. 7.

La publication de ces blasphèmes produisit en Allemagne l'effet d'une bombe éclatant au milieu d'une foule assemblée. Elle cause, elle rit, elle s'amuse, sans se douter que le moindre danger la menace. Tout à coup une formidable explosion se fait entendre. Un nuage de poussière se lève, des gémissements et des cris retentissent, on se regarde avec stupeur, on se demande ce qui vient d'arriver, tout le monde est saisi de terreur et bientôt au premier mouvement d'effroi succède un violent mouvement d'indignation. Quel est l'auteur de l'attentat? Il y a des blessés! Sus au coupable!

Le coupable ici était Lessing. Les blessés, c'étaient les rationalistes ou semi-rationalistes qui par leurs doctrines avaient préparé l'explosion qui venait d'éclater. Ils furent naturellement ceux qui crièrent avec plus de force contre l'éditeur de l'Inconnu. La plupart des critiques qui élevèrent la voix étaient plus ou moins rationalistes, Döderlein, Less, Jerusalem. Le plus en vue parmi eux, Semler, réfuta directement les *Fragments* dès 1779. Dans la Préface, il décrit ainsi l'émotion que causa leur apparition :

Il se manifesta une sorte d'étonnement, même chez beaucoup d'hommes politiques; les esprits graves et posés manifestèrent leur mécontentement, tandis que les jeunes savants accueillirent avec empressement les railleries dirigées contre la révélation, les accentuèrent et les propagèrent jusque dans la bourgeoisie et dans une classe d'approbateurs à laquelle l'auteur n'avait certainement pas songé. Plus d'un jeune homme sérieux qui s'était voué au saint ministère vit ses convictions ébranlées et se trouva dès lors dans un grand

embarras; plus d'un aussi choisit une autre carrière plutôt que de persister longtemps dans une incertitude croissante¹,

Ces aveux de Semler nous montrent le mal qu'avaient déjà fait en Allemagne ses propres doctrines et celles de ses pareils. Pour que les attaques de l'Inconnu produisissent des résultats si désastreux, il fallait que la foi fût déjà très malade. Tout nous montre qu'en effet, à cette époque, sous l'influence des causes diverses que nous avons déjà énumérées, l'esprit religieux était bien diminué au delà du Rhin, le Christianisme bien amoindri.

Un roman publié par un ami de Lessing, Christophe Frédéric Nicolai (1733-1811), l'année qui précéda l'apparition du premier *Fragment de Wolfenbüttel*, c'est-à-dire en 1773, jette un jour curieux et triste sur l'état des esprits à cette époque.

Nicolai fut le principal collaborateur de Lessing dans la propagation de l'indifférence religieuse en Allemagne². Berlinois d'origine, issu d'une famille de libraires,

¹ *Beantwortung der Fragmente eines Ungekannten*, Halle, 1779; F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. 1, p. 77. — Lessing n'ayant donné que des extraits, on a voulu depuis publier l'œuvre entière. Klose, qui s'était chargé de cette entreprise, ne réussit point à trouver d'éditeur. En désespoir de cause, il se mit à imprimer la *Schutzschrift* dans *Niedner's Zeitschrift für historische Theologie*, à partir de 1850, mais cet écrit, dont quelques fragments avaient mis l'Allemagne en feu, ne put trouver de lecteurs, et il fallut en abandonner la publication. Strauss lui-même, qui avait longtemps caressé l'idée de le publier, reconnut que ce n'était plus possible, *H. S. Reimarus*, p. 8.

² Sur Nicolai, voir J. Minor, *Lessings Jugendfreunde*, in-12, Berlin (sans date).

il fut élevé à Halle, où nous voyons tour à tour apparaître la plupart des auteurs du rationalisme au delà du Rhin. De Halle, il entra en apprentissage chez un libraire de Francfort-sur-l'Oder. Commis pendant le jour, il redevenait étudiant pendant la nuit. Il apprit ainsi la langue anglaise. Il lisait chaque jour quelques pages du Nouveau Testament en grec, mais « la religion, dit-il lui-même, resta sans influence sur ma vie. » De retour à Berlin, il se lia avec Lessing et Mendelssohn. La capitale de la Prusse était alors le foyer des lumières, de l'*Aufklärung* inaugurée par Wolf. Pendant cinquante ans, Nicolai se montra un des agents les plus actifs du mouvement libre-penseur, une sorte de Diderot germanique par l'espèce d'encyclopédie qu'il publia sous le nom de *Bibliothèque des Belles-Lettres* et de *Bibliothèque allemande universelle*. De 1765 à 1805, sa *Bibliothèque* fut comme une tribune toujours ouverte à ceux qui voulaient attaquer ce qu'on appelait la superstition, c'est-à-dire, trop souvent, la religion et la foi. Il paraissait jusqu'à dix-huit volumes par an. Le nombre des collaborateurs, qui avait été de soixante-dix au début, s'éleva jusqu'à cent trente-trois. L'esprit qui y régnait était celui d'un rationalisme froid et étroit. La Bible n'était expliquée que d'après la lumière de la raison¹. Les articles de Nicolai se distinguaient par la causticité et aussi par la morgue et la suffisance. Rien n'est plus démoralisateur, à la longue, pour des lecteurs

¹ Cf. M. Philipsson, *Geschichte des preussischen Staatswesens*, t. 1, p. 49-51.